

La vie au tournant

Ce livre a été écrit par Julien Caloz

mabiographie.ch

ENTREZ DANS L'HISTOIRE !

«Les rencontres sont les empreintes
que nous laissons sur notre chemin.»

Jean-Jacques Loup,
novembre 2024

Sommaire

Le choc de la maladie

- 1. Une enfance merveilleuse** 17

Les regards changent

- 2. Un rêve envolé** 31

La dernière chance

- 3. La passion du moto-cross** 43

Un nouveau départ

- 4. Le drame de ma vie** 65

«C'est fantastique»

- 5. La traversée du désert** 79

La vie au tournant

- 6. Au cœur du peloton** 113

- 7. «Cher Jean-Jacques...»** 137

Palmarès 173

Crédits photos 175

Le choc de la maladie

Juin 2019. Le monde tel qu'on le connaît s'apprête à changer radicalement de visage. Bientôt, une épidémie va semer la mort à travers la planète, et une guerre va éclater en Europe de l'est¹. Mais en ce jour d'été, c'est un autre monde qui est sur le point de basculer: le mien.

C'est un matin qui, pourtant, ressemble à tous les autres. En me levant, j'aperçois toutefois une enflure au niveau du cou. Je songe alors à une piqûre d'insecte et m'attends à ce que cette protubérance disparaisse en quelques jours. Pourtant, elle reste. Je croise mon médecin quelques jours plus tard, qui me conseille de faire une biopsie «par précaution». Son ton se veut rassurant. «Ce n'est sans doute rien de grave», ajoute-t-il en substance. Je suis ses conseils en me soumettant à un examen médical, puis je continue à vivre comme si de rien n'était. Le temps passe, la vie continue. Lors d'un rendez-vous ultérieur avec mon médecin, je lui demande s'il a bien reçu les résultats des examens. Il me répond que non, se montre aussi surpris que moi puis annonce qu'il fera le nécessaire pour les obtenir au plus vite. Le lendemain, il m'appelle et son ton n'est plus aussi rassurant que la première fois: «J'ai un rendez-vous pour toi à l'hôpital de Fribourg».

¹ La pandémie de Covid-19 est apparue en novembre 2019 en Chine. Trois ans plus tard, la Fédération de Russie a envahi l'Ukraine.

Sur place, le Professeur qui me reçoit ne me laisse que peu d'espoir quant à la suite. Il a la mine grave de ceux qui ont une mauvaise nouvelle à annoncer. De fait, il m'explique que ce que j'ai est «très méchant». «Je préfère être honnête avec vous: vous n'allez pas en guérir», assène-t-il. Le mot «cancer» n'est pas prononcé et ne le sera jamais. Ce n'est que bien plus tard, en lisant mon histoire dans la presse, que le terme de «cancer généralisé» sera évoqué par les journalistes. Auparavant, il s'agissait simplement d'un mal à combattre, quelque chose qui me rongait de l'intérieur et contre lequel je devais lutter. Dans le fond, cette absence de verbalisation m'arrangeait un peu aussi. Ne pas poser de question, cela voulait aussi dire ne pas connaître la gravité de la maladie. Mettre des mots ne changeait cependant rien à l'affaire. Le verdict était implacable: le cancer était là, et il allait falloir l'affronter.

Lorsque les résultats de ma biopsie me sont communiqués, je suis seul face à l'oncologue de l'hôpital de Fribourg. Ma première pensée est pour mes proches: «comment vais-je leur transmettre la nouvelle?» Je pense moins aux conséquences pour moi qu'à celles pour les gens que j'aime: ma femme Michelle, mes filles Natacha et Carine, ainsi que mes deux petits-enfants, Leonardo et Stella. Je veux leur partager cette annonce sans y mettre trop de dramaturgie, de sorte à ne pas les blesser. Alors, une fois de retour à la maison, je leur dis simplement que je suis malade et que je vais devoir subir un traitement. Même chez nous, il n'est jamais question de cancer. Ce mot n'est pas prononcé, et ne franchira jamais le seuil de notre foyer.

Lorsque mes petits-enfants Stella et Leonardo (en photo ci-dessous) apprennent que leur grand-papa ne va pas très bien et qu'il pourrait bientôt s'en aller, leur comportement change.

Ils me regardent différemment, se montrent beaucoup plus proches et câlins. Un jour, l'un d'eux me dit: «Grand-papa, je ne veux pas que tu meurs.»



Sa réaction me touche, et à cet instant, ma peine est surtout pour les miens. Je crois égoïstement que je ne serai pas malheureux dans la mort, au contraire de ceux qui devront faire le deuil de ma disparition. Ce ne sera pas simple pour eux, en tout cas au début, car si le temps ne fait jamais totalement disparaître les blessures, il a le pouvoir de les apaiser.

Ce livre est dédié à tous ceux qui me sont restés proches et a été écrit pour eux, pour qu'ils connaissent mon histoire, celle d'un homme qui a eu beaucoup de chance.



Avec ma femme Michelle et mes filles Carine et Natacha, avec lesquelles j'aurais aimé passer plus de temps encore.



Chapitre 1

Une enfance merveilleuse

Je suis né et j'ai grandi dans une petite localité vaudoise qui ressemble à beaucoup d'autres, mais se distingue par l'architecture de son château d'eau, un édifice haut de 41m dont la coupole grise est soutenue par huit poteaux en béton. Montmagny est le nom qui a été donné à ce village et Jean-Jacques, celui que mes parents m'ont attribué à la naissance, après quelques hésitations. Il était d'abord question de m'appeler Jacques, en référence à mon grand-père Giacomo, mais ce prénom était déjà porté par un habitant du village accablé d'un lourd handicap mental². On disait d'ailleurs de quelqu'un de peu équilibré qu'il était «un Jacques», et personne n'avait envie d'en compter un dans sa famille.

J'aurais pu m'appeler Douglas, aussi. C'était une idée de mon père. Il a suggéré ce prénom un soir, alors qu'il avait passé la journée à planter des sapins de Douglas, mais mes parents n'ont pas osé aller au bout de l'idée, et je le regrette. Douglas Loup sur une grosse cylindrée avec un blouson en cuir, avouez que ça aurait eu de la gueule!

² J'y reviendrai en page 26.

Ce fut donc Jean-Jacques, né le 23 mars 1945 dans une maison de trois étages au centre d'un village de 150 habitants. Fils de Daisy et Sadi³, petit frère d'Arlette, de neuf ans mon aînée. Une belle et heureuse famille, qui n'avait pas besoin de se dire



«je t'aime» pour savoir le montrer et qui, sans être riche, avait tout de même un peu d'économies, gagnées à la sueur du front. Car mon père était garde-forestier, mais aussi syndic (il l'a été durant 12 ans) et charcutier de campagne⁴.

J'ai connu mes premières sensations de pilote sur trois roues, devant la maison.

Ma mère, elle, était chargée de notre éducation. C'est elle aussi qui prenait les commandes de la charcuterie, parfois selon une méthode dont elle avait le secret. Il n'était pas rare, lorsque ma sœur et moi amenions la marchandise chez le client, que ce dernier soit surpris de découvrir le contenu de la livraison. Et qu'il s'écriait: «Mais je n'ai jamais commandé ça!»

³ C'est même ainsi que l'on m'appelait: «Le fils à Sadi». Plus tard, c'est lui qui est devenu «le père à Jean-Jacques»!

⁴ Au pied de la maison familiale, un local servait à tuer les cochons et à découper la viande. Une autre pièce servait de fumoir.

J'ai gardé de merveilleux souvenirs de mes premières années, mais il s'est produit à 7 ans un évènement très sérieux pour un enfant habitué à passer son temps libre dehors, en toute liberté: la première rentrée des classes. Je me souviens très bien de la journée qui a précédé mon arrivée à l'école. Je jouais dans la sciure que mon père avait reçu pour fumer ses viandes, sans toutefois parvenir à chasser de mon esprit l'idée que ma vie était terminée. Demain, l'école allait commencer et ma liberté prendrait cruellement fin. Même le beau cartable tout neuf que ma mère avait acheté ne suffisait pas à adoucir ma peine!

Il aura fallu un peu de temps, juste celui de me rendre compte que tout ce que j'avais imaginé était faux, pour que je retrouve ma joie de vivre. L'école n'était finalement pas si terrible, surtout à Montmagny, surtout quand l'instituteur nous plaçait devant les fenêtres plein sud, où se découpaient au loin les montagnes des Alpes suisses. Rien toutefois ne me réjouissait plus que la sonnerie. Dès que la liberté nous était rendue, je déposais mon cartable quelque part dans le village, rarement au même endroit, et partais jouer dehors avec les copains. Il était fréquent, d'ailleurs, que ce soit le maître d'école qui le récupère, si bien que je le trouvais sur mon pupitre le lendemain matin. Inutile alors de lui faire croire que j'avais bien fait mes devoirs!

Vous pourriez penser que mes camarades de classe me taquinaient sur mon nom de famille, et c'est vrai qu'il y avait beaucoup de jeu de mots à faire. Mais ce n'était pas le cas, et de toute façon, je n'aurais souhaité changer de nom pour rien

au monde. «Loup», ça me va très bien. J'ai d'ailleurs de l'affection pour l'animal, injustement chassé par l'Homme et dont on devine, dans le regard, une forme d'intelligence et de sérénité. Le loup vit en meute et n'a pas peur de parcourir de grandes distances pour trouver de quoi vivre, et c'est une double caractéristique qui fait écho à l'histoire de ma famille maternelle. Mon grand-père Giacomo était Italien. Il accordait de l'importance au clan et n'a pas craint, lorsqu'il était jeune adulte, de parcourir à pied les plus de 300 km qui séparaient son petit village de Cavallirio⁵ de ce qui est aujourd'hui le district de la Broye-Vully, où il s'est installé. Il y a fait venir à sa suite sa femme Giesumina Platini⁶, qui lui a donné douze enfants, dont quatre seulement sont devenus adultes. Parmi eux, ma mère.



De gauche
à droite: ma soeur,
ma mère,
moi-même, mon
père, une tante
et un oncle.

⁵ Une commune italienne située dans le Piémont, au nord de l'Italie.

⁶ Avait-elle un lien de parenté avec le célèbre footballeur français Michel Platini? C'est en tout cas ce qu'elle prétendait et il y avait de bonnes raisons de la croire quand mes filles me disaient que je ressemblais à Michel Platini !



Je pose ici fièrement au centre (et au premier rang) de la photo de classe.



Pour ma grand-maman Giesumina (elle est au centre du premier rang, et moi à sa droite), la famille était sacrée. Elle sollicitait à chaque fête de Noël un photographe professionnel, qui venait d'Avenches en voiture de sport.

Les plaisanteries que mes camarades s'autorisaient à faire étaient plutôt liées à mes origines italiennes. On me traitait de pieds plats, de tchink. Mais ça ne me touchait pas. Moi, j'étais trop heureux, après les cours, de rejoindre ma grand-mère Giesumina dans le café de l'Union, qu'elle tenait au centre du village. Il y régnait une atmosphère très particulière. Les gens jouaient aux cartes, buvaient beaucoup (ma *nonna* servait notamment le vin qu'elle produisait elle-même⁷) et fumaient encore plus, au point parfois que les volutes empêchaient de distinguer le beau et grand tableau pastoral qui trônait au fond de la salle, et sur lequel étaient représentés quelques bateaux, le château de Chillon et les Dents du Midi. Quand ils me voyaient arriver, les clients s'exclamaient: «Ah, voilà le p'tit Jean-Jacques» et certains, en signe d'affection, me prenaient sur leurs genoux. Puis je me dirigeais d'un pas déterminé vers le gramophone, où je remplaçais le vinyle par celui des duettistes Patrice et Mario qui interprétaient «Les trappeurs de l'Alaska», ma chanson préférée.

J'ai longtemps pensé que je n'aurais pas pu être plus heureux ailleurs qu'à Montmagny, et je continue à le croire aujourd'hui. C'est peut-être pour cela, d'ailleurs, que je ne suis jamais parti d'ici. Ce village a fait de moi celui que je suis devenu, et je lui suis en quelque sorte reconnaissant. Certains jours sur le Paris-Dakar, lorsque la chaleur nous enveloppait comme un linceul, lorsque les articulations grinçaient autant

⁷ Chaque famille possédait un parchet de vigne et produisait son propre vin dans des tonneaux situés à la cave. Les adultes trinquaient ensuite entre amis du village, partageant le même verre, qui passait de main en main.

que la moto, je me disais: «Rappelle-toi, tu es un petit de Montmagny! Garde les pieds sur terre.» Ça voulait dire: «ne te prends pas pour quelqu'un d'autre, même si tu es sur le Dakar, même si tu es à Daytona, un lieu mythique du sport motocycliste⁸». Je n'ai jamais été paysan de métier mais je l'étais dans l'esprit. J'ai fait de mes origines une force, je m'en suis nourri. Quand je me déplaçais en Europe pour disputer des courses de moto, j'emportais d'ailleurs toujours un bidon d'eau de Montmagny, pour boire et me débarbouiller.



La fontaine au centre du village, peu avant que la route ne soit goudronnée.

⁸ Je m'y suis rendu en 1974 pour courir en moto-cross le samedi puis pour assister aux fameux 200 miles le dimanche. C'est un Européen qui s'est imposé cette année-là sur l'épreuve mythique, un certain Giacomo Agostini, engagé sur une Yamaha 2 temps et dont j'ai filmé la victoire pour la TSR, la chaîne m'ayant donné du matériel afin que je leur ramène des vidéos pour un reportage.

Montmagny était certes un petit village, mais il y régnait une activité joyeuse et intense. Les visiteurs y trouvaient le café de ma grand-maman et la charcuterie de mon père, mais aussi deux épiceries, une menuiserie, une entreprise de travaux publics, un coiffeur, une laiterie-fromagerie, un service postal, un taupier⁹, un accordeur de boîtes à musique, et même une diseuse de bonnes aventures très sollicitée. On assistait ainsi chaque samedi à un défilé de voitures en direction du domicile de Mme Chanson, que nous surnommions «la grosse Chanson», en référence à sa largeur de hanches.

La vie du village ne manquait jamais de piquer ma curiosité, et rarement non plus de m'amuser. Je me souviens des vaches traversant le village pour aller s'encanailler avec le taureau communal; de l'horloger qui roulait au pas en annonçant son arrivée à Montmagny d'un «pouet-pouet» inimitable; du chiffonnier auquel mon père vendait les peaux de lapins; de ce Viani à la large casquette qui, en tournée sur son vélo, embarquait les couteaux à aiguiser et les parapluies à réparer; du boulanger que nous aidions en échange d'un bout de pain chaud; des soirées théâtrales du chœur d'hommes; du pont de danse installé pour la fête de l'Ascension, sous lequel mes copains et moi nous glissions armés de pistolets à eau; des cueillettes de champignons avec tante Elisa, ou encore de cette excursion au cinéma de Neuchâtel, une infidélité faite à Montmagny, et qui m'a permis de voir Charlie Chaplin en chair et en os pour la sortie du film «Les feux de la rampe».

⁹ Sa mission consistait à attraper les taupes, ce qui nous amusait beaucoup, mes amis et moi. On manquait rarement l'occasion d'aller voir si ses pièges avaient fonctionné.

Je me rappelle aussi de toutes ces fois où on allait récupérer les balles dans la butte du stand de tir, pour en fondre le plomb et le vendre au chiffonnier, ou encore de ces hivers durant lesquels nous allions jusqu'au village de Constantine en luge, 1 km de descente vertigineuse, grisante pour le petit garçon que j'étais, mais qui ne seront rien en comparaison de ce que je vivrai sur la piste olympique d'Innsbruck des années plus tard¹⁰.

Il m'est aussi arrivé de descendre seul jusqu'à Constantine, cette fois derrière un clown. Juché sur un monocycle et affublé d'un gros nœud papillon, cet amuseur public se déplaçait de village en village pour annoncer la venue du cirque dont il faisait partie. Quand je l'ai vu, mon cœur a bondi de joie, et c'est ainsi que je me suis mis à le suivre sur la route! Cette rencontre improbable a eu des conséquences immédiates: la première, c'est que mes parents m'ont enguirlandé lorsque je suis rentré plus tard que prévu et sans les prévenir à la maison; la seconde, c'est que mes copains m'ont aussitôt appelé du nom du clown («Peppino»). Une vocation était née. Je ne

¹⁰ En novembre 2013, je me suis retrouvé au départ de la piste olympique d'Innsbruck, à l'initiative d'un ami taxi-bob (son activité consistait à accompagner des touristes). Il m'avait mis au défi: «Avec tout ce que tu as fait, tu devrais conduire un bob!» On a d'abord reconnu ce toboggan verglacé et vertigineux à pied. C'était une folie, je n'étais pas loin d'avoir peur! On a tout de même fini par descendre, dans un bob à deux, à une vitesse moyenne de 100 km/h. Ça vibrait dans tous les sens, on montait à la verticale contre les parois, enchaînant les virages en nous faisant méchamment secouer. Contrairement à la moto, je ne maîtrisais pas du tout l'engin que j'avais entre les mains, mais j'avais envie de vivre cette expérience en tant que pilote, ce qui m'a coûté des hématomes aux épaules malgré ma veste en cuir renforcé. On a fait plusieurs descentes ce jour-là et je n'ai jamais retourné le bob, contrairement à d'autres amateurs, signe que je n'étais pas si mauvais. Je suis rentré en Suisse en étant presque fier d'avoir osé me lancer dans ce toboggan verglacé, et en me disant que c'était sans doute la fois où, de toute mon existence, j'avais été le plus courageux.

cessais de dire à mes parents que je voulais devenir clown, et je n'ai pas arrêté de le leur répéter pendant des années. C'était presque devenu une idée fixe, un objectif de vie, ce qui n'était pas vraiment pour leur plaisir. «Tu sais Jean-Jacques, ce n'est pas un métier facile, tentaient-ils de me dissuader. Il faut beaucoup travailler, connaître la musique, etc.» Dans leur esprit, ça signifiait que je ne serai pas capable d'être clown.

Je n'ai jamais souffert de ces marques de découragement. Il y avait trop de raisons d'être heureux à Montmagny, la vie y était si paisible, à tout le moins pour notre famille. Car un homme souffrait en silence. On l'appellait le Bim. C'était un garçon bien plus âgé que moi, dont la particularité tenait à son ascendance (c'était le fils du baron Pierre de Coubertin) autant qu'au retard mental dont il était affecté. Il vivait dans un chalet en bois entouré d'un parc. On venait le voir avec curiosité. Il ne parlait pas, répétant seulement en boucle: «Boum boum la guerre», tout en courant et en sautillant. Il se murmurait que son handicap avait été provoqué par une sévère insolation. Était-ce vrai? Le soleil pouvait-il frapper un homme comme la foudre? Toujours est-il que nos parents le prenaient en exemple pour nous inciter à porter un chapeau par beau temps.

Il y avait quelque chose de révoltant à voir un homme souffrir autant, mais ce n'était rien en comparaison d'une autre terreur qui est venue me cueillir jusque dans mon lit d'adolescent: la mort. Le soir, lorsque j'étais seul dans le corridor sombre qui menait à ma chambre, puis seul encore sous mon duvet, je ressentais de la crainte. L'idée même d'aller dormir me faisait

peur. Puis je fermais les yeux et c'était toujours pareil, les cauchemars commençaient, je voyais des machines me broyer. A l'époque, nous mettions peu de mots sur ce que nous vivions. Ma mère venait me réconforter, je me rendormais puis la vie continuait ainsi, malgré le fait que mourir était pour moi quelque chose de terrible, et même de révoltant. Je me disais que je n'avais pas demandé à naître, et dès lors ne comprenais pas pourquoi l'on me forçait à mourir, à disparaître. J'avais peur de ne plus pouvoir jouer, rire, me déplacer. Peur de ne plus être vivant. Je n'ai d'ailleurs jamais imaginé atteindre un âge avancé. Cette angoisse existentielle venait probablement des enterrements auxquels j'assistais à Montmagny, et dont la cérémonie recouvrait le village d'un épais voile noir. Cela commençait toujours de la même façon: on voyait le menuisier du village, un vieux garçon célibataire, traverser la rue centrale avec un mètre dans la poche. C'était le signe que quelqu'un était mort: il allait mesurer le corps du défunt pour réaliser le cercueil. Deux jours plus tard, un cheval était attelé, sur lequel une couverture noire était déposée.

Le croque-mort était aussi crieur public. Il agitait sa cloche en criant: «Avis à la population», puis il égrenait les nouvelles: décès, résultats des élections, etc.



Le corbillard était extirpé du local des pompiers pour le nettoyer et y enlever la poussière. Le cercueil était ensuite acheminé au cimetière. Les enfants de l'école, dont je faisais partie, étaient naturellement réquisitionnés. On marchait en silence derrière le défunt, parfois sur plus d'un kilomètre, avec des gerbes de fleurs dans les bras, à la suite de quoi on nous offrait un sirop et un petit sandwich, ce qui nous réjouissait autant que de rater l'école. La cérémonie était à la fois magnifique et tragique, intimidante même. Des gens que l'on voyait tous les jours, soudain disparaissaient de notre paysage, ce qui posait des questions auxquelles nous n'avions pas de réponses. C'était un monde qui nous échappait.